

tée contre une borne. elle voyait la prison Lazare noire et sombre. Dès que la porte s'ouvrirait elle demanderait le renseignement dont elle avait besoin. Elle n'attendit pas longtemps, la besogne était lourde, et la nation se montrait exténuée. Jeanne remit une pièce d'or dans la main du guichetier, et le pria de lui dire si le comte de Civray et Robert Comtois n'étaient point arrivés pendant la nuit.

— J'ai ces deux noms sur mon registre, répondit-il.

C'était tout ce que Jeanne souhaitait savoir. Dans sa détresse d'âme, elle éprouvait un soulagement à savoir dans quelle prison celui qu'elle avait si longtemps appelé son "frère Henri" se trouvait enfermé. La faiblesse de Jeanne était si grande qu'elle sentit le besoin de reprendre quelques forces. Apercevant un cabaret sur l'enseigne duquel on lisait : *Les Gracques*, elle entra, et se fit servir un déjeuner frugal.

Ce fut une femme blonde, pâle et charmante, qui vint s'informer de ce que souhaitait la nouvelle venue.

Jeanne, qui s'y connaissait en distinction, demeura frappée de la beauté de ses traits, de la blancheur de ses mains. Les deux femmes échangèrent un regard d'intelligence, puis les yeux de la servante des *Gracques* se posèrent significativement sur les murailles de la prison Lazare.

Tandis que la jeune femme servait Jeanne, la malheureuse fille lui demanda :

— Peut-on voir les prisonniers quelquefois ?

— Oui, répondit à voix basse la servante aux mains blanches. Mon mari est prévenu, à midi, il s'approche de la croisée, et nous échangeons quelques signes.

— Merci, dit Jeanne, je reviendrai.

Elle quitta le cabaret des *Gracques* et en sortant se dirigea tout droit vers la rue de Sèvres, où se trouvait le pavillon loué par la comtesse de Civray.

Comment Jeanne apprendrait-elle à la malheureuse mère l'arrestation de son fils, elle n'en savait rien encore ; mais elle ne croyait pas que Dieu, qui la savait innocente, pût l'abandonner au sein de son malheur.

Robert avait parfaitement choisi la demeure que devait habiter la comtesse de Civray, en attendant qu'il lui fût possible de quitter la France.

C'était un pavillon n'ayant qu'un rez-de-chaussée et que son apparence de vétusté protégeait contre la suspicion. De vieux arbres remplissaient l'étroit jardin, et contribuaient à protéger la maison contre les regards curieux. Quatre chambres composaient ce logis modeste. La comtesse et Cécile partageaient la plus grande, Robert couchait dans un cabinet. La pièce destinée à Henri ouvrait sur la rue. Enfin, la dernière pièce servait à la fois de salon et de salle à manger. A travers la petite grille, égayant la muraille, la comtesse et sa nièce surveillaient les abords de la maison, ou guettaient le retour d'Henri.

Quand la comtesse de Civray revint, la veille, de la maison de Jeanne, elle était pleine de confiance. Certaine que son fils n'avait rien à craindre, elle se sentait prête à subir le reste de son épreuve. Robert assurait d'ailleurs qu'elle serait courte, et la comtesse ajoutait une foi complète en ses paroles.

Elle s'étonna un peu de ne point le voir rentrer, mais peut-être avait-il partagé le réduit offert par Jeanne, afin de prendre les derniers ordres de son maître. Cependant la comtesse s'endormit tard. Cécile resta longtemps près d'elle, et toutes deux, s'efforçant d'oublier les dangers et les horribles spectacles du présent, se rejetèrent dans le souvenir du passé.

Au matin, lorsque Cécile passa dans la chambre de sa tante, celle-ci dormait encore, et la jeune fille, se retirant sur la pointe du pied descendit au jardin. Si étroit qu'il fût ce jardin lui plaisait. Elle voyait le ciel et un coin de verdure. Il lui semblait qu'elle serait morte entre quatre murailles, elle qui, toute sa vie, avait vécu en pleine campagne, s'enivrant d'air et de soleil, comme les oiseaux et les fleurs.

Après avoir fait le tour de l'enclos, elle émietta un peu de pain pour les friquets voletant autour d'elle ; puis, s'approchant d'une petite table, elle prit sa tapisserie et se mit à travailler. De temps à autre, elle laissait tomber son aiguille, surprise par une rêve-

rie mêlée à la fois de tristesse et d'espérance. Elle songeait que, dans quelques jours, Mme de Civray et son fils se trouveraient à l'abri de tout danger, et que peut-être, alors, les anciens projets de sa tante recevraient leur exécution.

De temps en temps, elle se levait, avec impatience, pour regarder à la grille, puis après un coup d'œil rapide, revenait s'asseoir avec une sorte de lassitude.

Dès que dix heures sonnerent, elle rentra dans le pavillon, inquiète de ne point voir paraître Mme de Civray.

Pendant ce temps, une vieille femme remplissait près des Civray le rôle d'*officiense*, rangeait le ménage, allait et venait avec un empressement de commande.

Elle était à secouer un tapis sur le petit perron, quand Robert ouvrit la grille du jardin. Elle ne le reconnut pas tout de suite, car le jeune homme avait rabattu son chapeau sur ses yeux. Et comme la vieille Rosalie était en proie à des terreurs continuelles, elle secoua son tapis avec un redoublement de vitesse, en chantant d'une voix éraillée :

Dansons la Carmagnole
Vive le son ! Vive le son !
Dansons la Carmagnole...

— Eh bien ! fit Robert en s'avancant, vous vous permettez des refrains de ce genre dans cette maison !... Vous avez une très jolie voix, mais si vous vous avisiez d'éveiller Mme de Civray avec un pareil refrain...

— N'ayez aucune crainte, monsieur, on me connaît ; madame sais que je suis une bonne chrétienne... Mais j'avais entendu des pas dans le jardin, et dans la crainte que ce ne fût un espion, je répétais la chanson la mode... De cette sorte, s'il venait voir ce qui se passe à la maison, je lui fournissais quelques notes... de musique pour son rapport.

— C'est fort adroit... assurément, madame la comtesse n'est pas réveillée ?

— Je ne crois pas, mais Mlle Cécile est près d'elle... Nous attendons le médecin, car madame est aujourd'hui fort souffrante... inquiète aussi, peut-être... car ce matin elle m'a envoyée près de la Butte des Moulins, chez une lingère...

— Jeanne, son ancienne demoiselle de compagnie... Eh bien ! que vous a appris cette jeune fille ?...

— La boutique était fermée, et je suis revenue aussi ignorante que je l'étais au moment de mon départ.

— Il fallait vous adresser ailleurs.

— Je m'en suis bien gardée, je risquais de paraître suspecte. On n'a le droit de s'inquiéter de rien ni de personne, maintenant. D'ailleurs, par caractère, j'ai horreur des renseignements et des confidences.

— Pourquoi ?

— Dame ! ça fait des secrets à garder... et dans ce temps d'interrogatoires pernicieux, vous comprenez il vaut mieux ne rien savoir du tout, attendu que lorsqu'on n'a rien à dire, on ne craint pas de se couper. Voilà même pourquoi je ne vous demande pas des nouvelles de M. Henri... Et cependant, Dieu sait si je m'y intéresse beaucoup... Vous en avez ?

— Oui, j'en apporte.

— Je vous en supplie, ne me les dites pas !

— Comme tu te défies de toi-même ! Rosalie.

— Enormément... la nuit comme le jour... La nuit surtout, je rêve tout haut... Faut-il voir si madame peut vous recevoir, Monsieur Robert ?

— Pas encore, rien ne presse.

Rosalie rentra dans le pavillon, et Robert se mit à marcher dans l'étroit jardin.

— On ne sait rien ici, murmura-t-il, rien ! J'ai tout le temps de remplir la mission filiale dont j'ai été chargé par le comte Henri. Que va dire la mère en apprenant l'arrestation de son fils ? Et Jeanne ! Qu'est-ce que Jeanne a pu devenir ? Si je ne parviens pas à découvrir sa retraite, je la ferai chercher par d'habiles limiers... il faut qu'on la retrouve, il le faut, et cette fois, elle ne m'échappera pas !

La marche saccadée de Roberts venait de le conduire en face de la petite grille, au moment où une femme, brisée de lassitude, s'y attachait les deux mains.

Cette femme, c'était Jeanne.

Robert s'élança vers la porte, qu'il ouvrit.

Alors, seulement, la lingère le reconnut.

— Vous, s'écria-t-elle, vous ! Mais alors, M. Henri...

— Plus bas, Jeanne, plus bas, je vous en prie, répondit Robert ; ne parlez pas si près de ce pavillon, la comtesse ne sait rien encore de ce qui est arrivé.

— Le comte ? parlez-moi du comte Henri, reprit Jeanne, en entraînant Robert dans le fond du jardin.

— Il est resté à Saint-Lazare.

— Arrêté en même temps que lui, comment êtes-vous parvenu à vous échapper ?

— Oh ! moi, je ne suis ni comte de Civray, ni propriétaire d'un château. Ma roture et ma pauvreté m'ont aidé à me tirer d'affaire... D'abord, l'idée m'est venue de rester, par dévouement, le compagnon de captivité du comte ; mais à quoi servait ce sacrifice Libre, je m'occupe de favoriser le départ de la comtesse, et une fois en sûreté, je courrai à Paris me dévouer pour mon jeune maître, le faire évader, le sauver enfin.

— L'a-t-on interrogé ?

— Sommairement.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Tout ce qui pouvait le compromettre, aggraver sa situation, exciter davantage contre lui la rage des sans-culottes et des piquiers. Il a maudit la révolution, craché sur une cocarde rouge, et déclaré qu'il serait heureux de périr pour son roi et pour Dieu... On l'eût dit possédé du désir de mourir...

— Le malheureux ! il oubliait sa mère !

Jeanne pressait son front à deux mains.

— C'est à en devenir folle, murmurait-elle. Et me dire que mon nom est mêlé à cette iniquité... et qu'à l'heure où les juges prononceront sa sentence de mort, il se souviendra d'avoir vu mon nom au bas d'une dénonciation infâme...

— Oui, infâme, répéta Robert ; vous affirmez votre innocence avec plus d'obstination que de chance d'être crue... J'ai vu la dénonciation, et je me serais trompé à votre écriture...

— Si j'étais coupable, viendrais-je ici affronter la douleur de la comtesse ? m'exposer à voir tomber sur mon front la malédiction d'une mère qui m'avait confié son fils ? La créature la plus éhontée, la plus vile, ne ferait pas cela. Et je le ferais, moi, qui fus comblée des bienfaits de Mme Civray ?... Vous-même ne pouvez pas le croire, et vous ne le croyez pas !

— Certes, je ne vous accuse point, et je ne demande pas mieux que d'ajouter foi à vos paroles.

— Merci, vous êtes convaincu. Voilà déjà un cœur gagné à ma cause.

— Oui, mais je ne vous conseille pas de tenter de persuader les autres, vous n'y parviendrez point aussi facilement.

— Vous vous trompez, Robert, la pureté de la conscience communique toujours aux paroles un accent de vérité qu'il est impossible de méconnaître.

— On est si souvent trompé par cet accent-là qu'on s'en défie... Songez-y, d'ailleurs, tout vous accuse l'argent reçu...

— Ah ! il n'a pas souillé mes mains, je vous le jure. Quant au billet, c'est l'œuvre d'un ennemi, d'un faussaire, qui, pour satisfaire je ne sais quel besoin de vengeance, a voulu en même temps perdre le comte Henri et me flétrir à ses yeux...

— L'intérêt d'un semblable calcul est d'autant plus difficile à comprendre que vos soupçons ne tombent sur personne.

— Vous avez raison, le nom de cet infâme, je l'ignore ; l'intérêt qui l'a porté à commettre cette lâcheté, je ne me l'explique pas... Mais je crois à la Providence ; elle permettra qu'un jour le faux soit prouvé et le faussaire puni.

— Ce sera justice ; mais ce n'est pas de cela sans doute que vous voulez entretenir Mme de Civray ?...

RAOUL DE NAVERY.

(A suivre)